

Intervention de Rémi Brague, écrivain, philosophe, professeur de philosophie médiévale et arabe à l'université de Paris 1 et à l'université de Munich, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, lors du colloque « Langues anciennes, mondes modernes ! Refonder l'enseignement du latin et du grec », lycée Louis-le-Grand, 31 janvier 2012

La transmission de l'héritage antique : le rapport à la tradition

Le titre que l'on m'a proposé comme sujet est tautologique, et il l'est doublement.

La première tautologie se situe au niveau des mots. « Tradition », ce mot français n'est au fond qu'une translittération du latin *traditio*, qui, justement, ne signifie rien d'autre que « transmission ». Mais cette tautologie est heureuse. Le mot de tradition est en effet devenu suspect. Bien des gens, dont le cerveau disjoncte dès la deuxième ou la troisième syllabe des mots, ne distinguent pas « tradition » de « traditionalisme », ou encore « nation » de « nationalisme », etc. Or donc, le mot peut perdre son aura réactionnaire et prendre l'allure sobre d'une description. Il suffit d'une opération intellectuelle très simple : lui substituer sa traduction française, qui est, je viens de le dire, « transmission ».

La seconde tautologie porte sur le concept. Il n'y a pas d'héritage sans transmission ; il n'y a pas de transmission sans héritage. Pour le montrer, il me faut faire le détour par un peu d'histoire.

Une encre de sang

Ce que mon titre nomme « l'héritage antique » fut et est encore l'objet d'une série quasiment ininterrompue de renaissances. Celles-ci ont succédé à l'Antiquité et se sont mises en place à peu près dès que l'on a pris conscience d'un étrangeté possible ou réel par rapport à celle-ci.

Ce processus millénaire a traversé bien des étapes. Je ne puis ici les exposer en détail. Il me faut raconter mon histoire de la façon la plus sommaire. Il faudrait peindre une fresque où l'on verrait l'appropriation du *Corpus areopagiticum* à partir du IX^e siècle, la lecture du *Timée* et d'Ovide au XII^e siècle français, à Chartres et ailleurs, les Renaissances italiennes du XIII^e au XVI^e siècle, Racine, l'engouement romain de l'aristocratie anglaise, puis de Napoléon, le classicisme de Weimar, le mouvement philologique jusqu'à nos jours, et, dans son sillage, sa traduction concrète dans le collège jésuite ou oratorien, le lycée républicain ou impérial, la *public school* britannique, le gymnase humaniste en Europe centrale, mille autres choses encore, dont je vous épargnerai la kyrielle.

J'insisterai plutôt sur les aspects tragiques de cette histoire. La transmission n'est pas un long fleuve tranquille. Elle constitue une histoire pleine de couleur, et pas seulement celle de l'encre. On dit « se faire un sang d'encre ». Il faudrait dire aussi : une encre de sang. Même les *scriptoriums* les plus paisibles dans les couvents les plus abrités, même les bureaux des savants les plus tranquilles sont animés par le sentiment d'une catastrophe menaçante qu'il faut s'efforcer d'écarter ou du moins de retarder. Dans cette histoire, la violence au dehors, et l'angoisse au-dedans, ne sont jamais bien loin.

On rencontre les deux dès le début. Celui-ci trouve sa figure emblématique avec Boèce, au début du VI^e siècle. Ce patricien romain au service du roi « barbare » Théodoric avait le projet titanesque de traduire du grec au latin tout Platon et tout Aristote, et d'accompagner ses traductions d'un

commentaire. Pourquoi ce projet ? Jusqu'à présent, la mince élite cultivée de la République puis de l'Empire romains n'avait guère besoin de traductions. Depuis l'âge des Scipions, au II^e siècle avant le Christ, elle apprenait le grec, le parlait, le lisait. Or donc, Boèce sentit que le rapport immédiat au grec, en recul depuis des siècles, allait se perdre¹. Il fallait, si l'on voulait sauvegarder l'héritage antique, se hâter de traduire. Mais Boèce fut perdu par son rôle politique. On le soupçonna de collusion avec l'Empire de Constantinople, qui préparait déjà la reconquête de l'Occident. Il fut exécuté pour trahison en 524. La mort de Boèce priva des œuvres de la philosophie grecque classique l'Occident latin. Celui-ci dut attendre jusqu'au XIII^e siècle pour avoir la totalité des traités d'Aristote, et jusqu'au XV^e pour avoir celle des dialogues de Platon.

Une génération plus tard, vers 555, un autre patricien romain, Cassiodore, fonda le couvent-école de Vivarium, quelque part en Calabre². Le lien entre le travail et la prière des heures était traditionnel chez les cénobites. Mais Vivarium se distinguait en ce que le couvent avait pour centre la bibliothèque et que le travail des moines consistait avant tout à recopier des manuscrits, à les corriger, parfois à traduire du grec. Le but de Cassiodore était de préserver la littérature chrétienne, mais aussi les ouvrages médicaux. Il est intéressant de rappeler qu'il avait un modèle. Il reconnaît très explicitement au début de ses *Institutiones*, qu'il s'inspirait de l'école de Nisibe³. Il s'agissait d'une école monastique de langue syriaque, située aujourd'hui à la frontière entre la Turquie et la Syrie. L'œuvre de Cassiodore est ainsi l'une des très rares traces d'une toute première *translatio studiorum* entre le Moyen Orient et l'Europe. Il s'agissait de faire dans l'Occident latin ce que Nisibe faisait pour le monde syriaque.

On ne parle pas encore, dans ces deux exemples, de « renaissance ». Son emploi suppose une mort, toujours menaçante, qui a bien failli l'emporter définitivement, et qu'il faut conjurer toujours à nouveau contre diverses barbaries. Le terme a servi de slogan dès l'époque que nous appelons, encore maintenant, la Renaissance. Mais on le rencontre sous la plume des historiens modernes à propos de la fameuse « renaissance carolingienne », impulsée par le roi Charlemagne, et mise en œuvre avec des personnalités comme Alcuin ou, chez les successeurs de Charles, Raban Maur. Elle consista surtout en une correction des textes déjà disponibles⁴. C'est donc qu'ils étaient corrompus.

Là aussi, il faut sentir la volonté de faire face à un danger toujours menaçant de perte ou de distorsion.

Le contexte politique et affectif

Ceci nous mène à prendre en vue un autre aspect de l'entreprise, à savoir son contexte politique et affectif.

Le premier, politique, se laisse déjà lire en filigrane des instructions de l'Empereur d'Occident : avoir des textes corrects, comme Charlemagne l'indique explicitement dans l'*Admonitio generalis* de 789, a une portée considérable, puisqu'elle va jusqu'au plus haut, c'est-à-dire au rapport à Dieu. Avoir des formules correctes permet, si je puis dire, de *prier juste*⁵. L'exactitude philologique a un but : assurer le salut des âmes.

Il s'agit aussi de montrer que l'homme fort de l'Europe de l'Ouest, qui ne va pas tarder à s'autoproclamer empereur, se soucie du salut éternel de ses sujets, dont il se considère comme également responsable. Indirectement, la philologie a un but de légitimation du pouvoir politique. Ce qui n'est ni le premier ni le dernier exemple, il ne faut pas se le dissimuler, d'une récupération politique

1 Voir H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1965 (6^e éd.), p. 380-385.

2 Synthèse récente dans F. Cardini, *Cassiodoro il grande. Roma, i barbari e il monachesimo*, Milan, Jaca Book, 2009, III, 3 : Vita e lavoro a Vivarium, p. 139-149.

3 Voir Cassiodore, *Institutiones*, I, 1 ; PL, 70, 1005.

4 Synthèse récente dans E. Mitre, *Una primera Europa. Romanos, cristianos y germanos (400-1000)*, Madrid, Encuentro, 2009, p. 144-156 : El Renacimiento Carolingiano, una vía para la cohesión cultural, surtout p. 147.

5 Charlemagne, *Admonitio generalis*, §72 ; MGH, Leges, II : Capitularia regum francorum, t. 1, éd. A. Boret, Hanovre, Hahn, 1883, p. 60.

des études classiques. L'effort pour transmettre le legs du passé est tendu, déchiré parfois, entre le souci le plus noble et les calculs les plus sordides.

D'une manière générale, la *translatio studiorum* s'est placée dans le sillage de conquêtes militaires. La fameuse « Grèce captive qui a captivé son vainqueur » a d'abord perdu son indépendance sur le champ de bataille où elle a été vaincue. Au VII^e siècle, c'est la conquête du Moyen Orient par les Arabes qui a rendu possible, deux siècles plus tard, le passage à l'arabe du savoir grec disponible. La prise de Tolède par les Castillans (1085) a permis la traduction vers le latin d'une partie de ce qui était disponible en arabe, soit pour avoir été traduit, soit pour avoir été directement composé en cette langue. La prise de Constantinople par les Turcs (1453) a accentué le départ pour l'Italie des savants byzantins et de leurs manuscrits.

Tous ces événements ne sont pas des diners de gala. J'ai cité ailleurs un exemple assez joli et très ironique, celui du fonds arabe de la Bibliothèque de l'Escorial. Celui-ci ne constitue nullement un legs de l'Espagne islamique, comme on serait tenté de le rêver. Il a échoué sur les côtes espagnoles, au sens propre du terme, grâce au naufrage du bateau d'un libraire arabe⁶.

Quant à la tonalité affective qui gouverne l'ensemble de ce mouvement, elle n'est que très rarement, peut-être jamais, le sentiment de la possession paisible et légitime d'un bien inamissible, indiscuté, mérité. Il est au contraire animé par le sentiment poignant d'une fragilité, d'une étrangeté, d'une illégitimité. Il s'agit de retenir ce qui pourrait glisser dans l'oubli. Ou de récupérer ce qui aurait été oublié.

Le monde antique est perçu comme une origine perdue vers laquelle seule la nostalgie peut jeter un pont fragile. On trouve cette coloration affective, avec différentes nuances, en Italie chez Pétrarque, en Angleterre chez Gibbon, en Allemagne chez Schiller et Hölderlin.

Décisions

Pour parer ce danger de perte, il faut un travail de tous les jours.

En conséquence, le mot d'« héritage », qui figure dans mon titre, me semble devoir être utilisé avec mille précautions, car il induit l'idée d'une volonté de la part du testateur comme de celle du légataire. Or, dans la transmission culturelle, tout se passe du côté du légataire. Il n'y a pas d'héritage sans appropriation. Goethe l'a dit en une phrase cent fois citée. Mais ce qui est éculé peut être pourtant profondément vrai : « Ce que tu as hérité de tes ancêtres, / Acquires-le, afin de le posséder » (*Was Du ererbt von Deinen Vätern hast, / Erwirb es, um es zu besitzen*)⁷. On peut dire de la tradition ce que Renan disait de la nation : elle est « un plébiscite de tous les jours⁸ ».

Mais alors, pour garder la même image, que se passe-t-il lorsque le résultat du vote est négatif ? Eh bien, c'est la mort sans phrase. Nous pouvons le savoir, justement sur l'exemple de ce qui nous a été transmis de l'héritage antique, qui est très partiel et lacunaire. Et précisément parce qu'il dépendait lui aussi de l'intérêt qu'il était capable de susciter. Ce qui était intéressant était conservé, ce qui avait cessé de l'être coulait corps et biens.

Les Anciens étaient envers leur propre héritage dans une situation qui ressemblait à la nôtre sous un certain aspect et qui s'en distinguait par un autre. Elle s'en distinguait dans la mesure où l'imprimerie n'existait pas encore. Par suite, les productions écrites étaient beaucoup plus difficiles à reproduire, et donc disponibles en un nombre d'exemplaires qui pouvait être fort petit. Elle lui ressemblait dans la mesure où, là aussi, il fallait une décision active de transmettre que rien ne pouvait remplacer.

6 Voir mon *Au moyen du Moyen Age. Philosophies médiévales en Chrétienté, judaïsme, Islam*, Chatou, La Transparence, 2006, p. 244.

7 Goethe, *Faust I*, v. 682-683.

8 Pour mémoire : E. Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? » [1882], III ; *Œuvres Complètes*, éd. H. Psichari, Paris, Calmann-Lévy, 1947, t. 1, p. 904.

Parfois, un monde entier repose sur une pointe fort ténue, et nous devons d'avoir conservé une grande pensée à la décision d'un seul individu. Il est un passage de Simplicius que je trouve particulièrement bouleversant. Commentant la *Physique* d'Aristote, il recopie plusieurs dizaines de vers du poème de Parménide parce que, explique-t-il, l'œuvre est devenue rare⁹. Et de fait, nous avons perdu à peu près tout de ce poème didactique. Sans Simplicius, nous n'aurions aucune idée de la profondeur abyssale de cette pensée. Et que saurions-nous d'Epicure si Diogène Laërce n'avait décidé de recopier trois courts traités (« lettres ») qui en résument la pensée ?

Diogène Laërce et, après lui, Simplicius, n'étaient peut-être pas conscients de ce qu'ils faisaient, et de ce qu'ils étaient, comme Atlas, porteurs d'un monde entier. Chacun de nous doit se demander si, sans le savoir, il ne serait pas dans la même situation.

Naufrage

Plus précisément : dès qu'il y a eu conscience d'un héritage, la question s'est posée de savoir *quoi* au juste il convenait de transmettre. Très concrètement : que fallait-il recopier ? quels textes valaient le coût du support (papyrus ou parchemin) ? pour lesquels fallait-il payer le travail d'un scribe ? En voici quelques exemples.

Nous possédons sept tragédies d'Eschyle et autant de Sophocle, et les autres ne nous sont connues que par des fragments. Pourquoi ? Parce que ces sept-là avaient trouvé grâce aux yeux des critiques qui les considéraient comme ce que les deux Tragiques avaient fait de meilleur. Ce que les auteurs eux-mêmes auraient gardé, ce que nous aurions privilégié si par impossible nous avions pu choisir, nous l'ignorons et l'ignorons toujours.

Nous avons tout Platon, à peu près tous les cours d'Aristote. En revanche, nous n'avons que des bribes des premiers Stoïciens, des atomistes, des Sceptiques. Pourquoi ? Parce que les écoles néoplatoniciennes sont seules restées en lice à la fin de l'Antiquité. Platon constituait le texte de base et les cours d'Aristote les manuels pédagogiques pour débutants. Ce que nous appelons « la philosophie grecque » n'est en fait guère plus que la bibliothèque des derniers néoplatoniciens.

Les Arabes du IX^e siècle, comme avant eux les Chrétiens d'Orient de langue syriaque, ne se sont intéressés qu'au *savoir* grec, en astronomie, philosophie, médecine, etc. Ils ont négligé les belles-lettres, ce que nous appelons littérature. Celle-ci n'est parvenue en Europe que tardivement. En revanche, elle l'a fait directement, à partir des bibliothèques de Constantinople. Sans les traducteurs arabes de Bagdad, il nous manquerait des pans entiers du *savoir* grec en médecine, en mathématiques, en philosophie : de gros morceaux de Galien, de Diophante, de Themistius¹⁰. Mais si nous n'avions rien d'autre que l'intermédiaire arabe, et aucune transmission directe du grec au latin, nous n'aurions rien de la *littérature* grecque : ni Homère, ni Platon, ni les lyriques, ni les tragiques, ni les historiens.

D'une manière générale, nous vivons dans un cimetière de civilisations, parmi les ruines de mondes disparus et devenus objet pour l'archéologie. Tout le monde connaît les paroles grandiloquentes et cent fois citées de Valéry, qui suggèrent que les civilisations ne seraient conscientes de leur mortalité que depuis peu. Le fait était connu depuis des millénaires, quant au cas de Rome. D'autres exemples s'étaient ajoutés depuis plus d'un siècle, avec William Jones, Grottefend et Champollion. Ce qui est nouveau, et ce sur quoi insiste Valéry, est que nous comprenons que nous aussi pourrions très bien les rejoindre¹¹.

Il n'y a pas d'inertie culturelle. Les réalités culturelles n'avancent pas sur leur lancée. Elles n'ont un avenir que si un présent les soutient chaque jour. Il en est de la transmission de l'héritage antique

9 Simplicius, *In Aristotelis Physicorum libros [...] commentaria*, éd. H. Diels (CAG IX), Berlin, 1882, p. 144, 28.

10 Voir D. Gutas, *Greek Thought, Arabic Culture. The Graeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early Abbasid Society (2nd-4th / 8th-10th centuries)*, Londres, Routledge, 1998.

11 Pour mémoire : P. Valéry, « La crise de l'esprit » [1919], *Œuvres*, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard, 1957, t. 1, p. 988.

comme de la poursuite de l'aventure humaine. Elle dépend de nous. Non pas de ce que nous disons, non pas de nos discours, y compris celui que vous subissez en ce moment. Elle dépend de ce que nous faisons, des décisions concrètes que nous prenons, ici et maintenant.

Deux concepts de tradition

Il est question dans mon titre de transmission ou de tradition. Il me faut ici en distinguer deux modèles. L'un est spontané, automatique. L'autre désigne l'acte conscient et volontaire de transmettre.

Le premier modèle de la tradition concerne avant tout le langage. Il est le milieu porteur de tout ce qui est transmis et doit donc occuper une place centrale dans l'herméneutique, comme l'a rappelé le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer dans son œuvre maîtresse¹². La morphologie, la syntaxe, le vocabulaire de base sont reçus et transmis du seul fait que les parents et l'entourage de l'enfant le parlent. Les locuteurs d'une langue donnée ne sont d'ailleurs que très rarement conscients des règles qui en gouvernent le fonctionnement. Et ils n'ont, là aussi, que très rarement l'intention consciente d'enseigner. Quitte pour l'élève, en un second temps, à rendre ces fonctionnements conscients et à élargir son vocabulaire. Il en est de même des habitudes et des goûts alimentaires, de la gestique, de tous les signes émis par le corps, mais aussi des coutumes, de la morale élémentaire du « ce qui se fait » et « ne se fait pas », telle qu'elle ne se distingue pas encore du savoir-vivre.

Le second modèle est l'enseignement. Le savoir y est objectivé. Il peut être déposé dans des textes, parfois rédigés à des fins explicitement pédagogiques, comme des manuels, et mémorisé. Il peut aussi rester à un niveau préverbal, comme quand on apprend à danser, à chanter, à jouer d'un instrument, ou à pratiquer un sport. Dans les deux cas, il est acquis par une transmission choisie et voulue, et qui peut même être réfléchie.

Or donc, toute civilisation n'a pas fait le choix de la transmission par enseignement, à plus forte raison, celui de l'institution scolaire. Les civilisations dites primitives ne connaissent pas l'école.

Je prendrai un seul exemple, celui de la transmission des croyances les plus fondamentales, qui sont religieuses. En chrétienté, seuls les pays de tradition latine ont choisi de faire le catéchisme, et aujourd'hui de proposer des cours de religion. Au contraire, les Eglises orthodoxes, pour l'apprentissage des dogmes et des rites, s'en remettent à la seule famille et à la liturgie à laquelle l'enfant assiste dès son plus jeune âge, de même qu'il reçoit là aussi dès le baptême le sacrement central de l'eucharistie. L'Occident a fait le choix de l'enseignement, il y a des siècles. Il prenait de la sorte un risque considérable.

Quant aux langues anciennes, qui nous intéressent ici, elles présentent un cas particulièrement intéressant. D'une part, en tant que langues, elles constituent l'exemple clé de ce qui, à l'accoutumée, se transmet par simple tradition. Mais, d'autre part, leur transmission est purement active, elles sont l'objet d'un enseignement. C'est ce phénomène que l'on désigne par l'expression au fond étrange de « langues mortes ». Elles peuvent devenir aussi vivantes que les autres, mais elles reçoivent leur vie de l'extérieur. Une langue morte peut d'ailleurs redevenir vivante, le cas de l'hébreu moderne le montre à l'évidence.

Rien ne les pousse comme automatiquement. Toutes les matières que l'on enseigne dans le secondaire sont poussées par une nécessité. Le français l'est par l'obligation vitale de communiquer avec l'entourage ; l'anglais avance, porté par la mondialisation du marché dont il est la *lingua franca* ; les disciplines scientifiques sont portées par la technologie dont elles sont la condition de possibilité.

L'étude des langues anciennes est le résultat de la liberté et d'elle seule. C'est pourquoi je m'associerai ici à l'éloge le plus flatteur qu'on en ait jamais fait : Les langues anciennes *ne servent à rien*. Si elles servaient, elles seraient, le mot le dit, serviles. Les esclaves ou les affranchis qui s'imaginent critiquer les langues anciennes en leur reprochant de ne pas accepter le joug de la consommation trahissent par là, sur leur cou, la présence ou la trace encore fraîche du collier.

12 H. G. Gadamer, *Wahrheit und Methode*, IIIe partie.

Les langues anciennes comme paradigme

Les langues anciennes ont longtemps été le support et le milieu nourricier de la culture occidentale. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, il n'est pas nécessaire de rappeler cette évidence. Mais, de cette culture occidentale, elles pourraient constituer comme le paradigme. Et les difficultés que leur enseignement connaît actuellement seraient elles aussi un paradigme de la crise plus générale traversée par cette culture, crise à laquelle rien ne garantit qu'elle puisse survivre.

La question de la reproduction devient d'une actualité brûlante, comme le montre, pour ceux qui ont des oreilles pour entendre, le silence assourdissant dont on s'empresse de l'entourer.

« Reproduction », il est remarquable et fort regrettable que le terme soit devenu quasiment injurieux depuis le livre de ce titre que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron publièrent en 1970¹³. Signaler que toute institution ou groupe social cherche sa reproduction, et démasquer les mécanismes détournés par lesquels ils y parviennent est un résultat scientifique. Le leur reprocher est un jugement moral. Il est un troisième fait : La survie de l'humanité dépend de la reproduction au sens le plus banalement biologique de ce terme. Point n'est besoin de faire le cauchemar d'une collision avec une gigantesque météorite. Il suffirait de quelques décennies stériles pour que l'espèce humaine, apparue il y a des millions d'années, disparaisse sans espoir de retour¹⁴. Or, l'existence de l'humanité a avec les langues anciennes un point commun : elle ne sert à rien.

Il dépend de nous, aujourd'hui, et de personne d'autre, que l'humanité perdure. A plus forte raison, que perdure une forme particulière de l'humain, cette civilisation qui se trouve être la nôtre. Et à plus forte raison encore, la survie de la culture ancienne dépend de notre bonne volonté. Elle est la fine pointe où se concentre un problème plus vaste et plus angoissant.

D'où la responsabilité écrasante de ceux qui ont reçu la charge de la maintenir à flot. Malheur à eux, malheur à nous, s'ils y faillent.

13 P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *La Reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970.

14 Voir mon *Les Ancres dans le ciel. L'infrastructure métaphysique*, Paris, Seuil, 2011, p. 83.